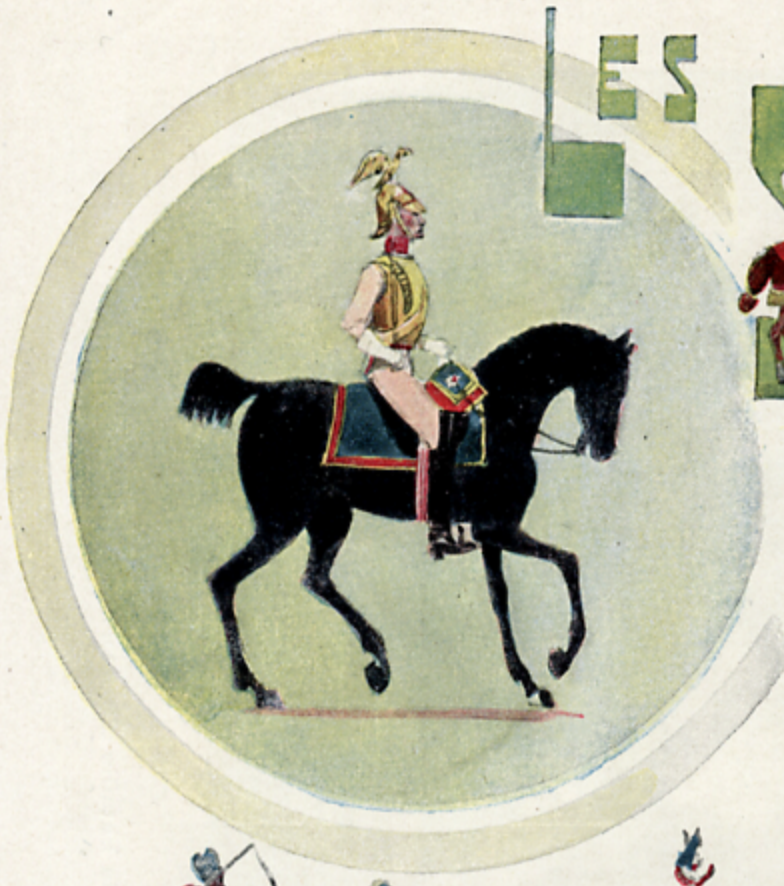


LE JEU DES SOLDATS DE PLOMB. — Reconstitution par un amateur de la bataille d'Austerlitz.



LES SOLDATS DE PLOMB





Par J. LAUMONIER

Tout le monde connaît, pour les avoir vus à l'étalage des marchands spécialistes ou entre les mains des enfants, ces petits soldats de plomb de trois à quatre centimètres de hauteur qui ont la prétention de figurer, — et qui figurent, en effet, à merveille, quand on sait s'en servir, — les divers corps de troupe, anciens ou modernes, de toutes les armées du monde. On est naturellement porté à croire que ce petit soldat n'est qu'un jouet inutile, capable d'intéresser seulement les bambins. Quelle erreur! Bien plus d'hommes faits que d'enfants se passionnent pour ce jeu, qui compte des amateurs dans toutes les classes de la société, — pauvres et riches, commis, négociants, officiers, notaires, magistrats, académiciens, princes, et même empereur! Le tsar Nicolas Ier fut, en effet, un fanatique du soldat de plomb, et les Heinrichsen de Nuremberg ont fabriqué pour lui de grands types plats d'une finesse incomparable. C'est que le jeu des soldats de plomb est susceptible d'applications sérieuses. Ne sait-on pas que l'éducation militaire des fils de l'empereur Guillaume II a été faite, en grande partie, à l'aide de ces figurines? Et ne voit-on pas des officiers de notre armée utiliser ces petits soldats pour illustrer leurs conférences tactiques.

Ces quelques faits justifient et l'intérêt que les amateurs des choses militaires portent aux soldats de plomb et l'article que je consacre ici à ce jeu, afin d'en dévoiler au grand public les éléments, les règles et les applications.





Malgré l'opinion de certains érudits qui considèrent le petit César à cheval, découvert dans une tombe à Pesaro, et le cavalier trouvé par Rosseg en Carinthie, ainsi que le Saint-Michel d'étain et la *Fuite en Egypte* du quatorzième siècle, comme les ancêtres directs de notre jouet, le véritable soldat de plomb paraît n'avoir fait son apparition, à Nuremberg, qu'à l'époque de la guerre de Sept ans. Il eut du reste dès le début une vogue considérable. Les industriels qui lancèrent ce jouet, et dont le plus célèbre fut Jean-Georges Hilpert (mort en 1794), se contentèrent d'abord de reproduire, assez grossièrement d'ailleurs, Frédéric, son état-major et les principaux uniformes prussiens, mais ne tardèrent pas beaucoup, comme le montre le catalogue laissé par Hilpert, à ajouter à cette collection certains types militaires des grandes puissances de l'Europe. Le grenadier français en fuite de Rosbach, représenté à la page 2, n'est qu'une reproduction perfectionnée d'une figurine originale que l'on peut voir au musée germanique de Nuremberg. Au commencement de ce siècle, les successeurs de Hilpert et de Stahl s'adonnèrent beaucoup à la fabrication des portraits, Napoléon et ses maréchaux, Alexandre Ier, Frédéric-Guillaume, Brunswick, Ruchel, Blücher, etc., sans cependant délaisser complètement les figurines de troupiers, comme le montrent les « vieux de la vieille », les *Freiwillige Jæger* et les prodigieux cosaques du même musée. De nos jours, les maisons Allgeyer de Furth et Heinrichsen de Nuremberg ont amené cette industrie à son dernier développement. Mais la première, à peu près seule connue jadis sur le marché français, vient de disparaître, et c'est la seconde qui fournit aujourd'hui la plupart des collectionneurs, car les fabriques de Berlin, de Gotha, de Hanovre et de Hesse-Cassel donnent des types moins nombreux, moins exacts et moins artistiques. Pour satisfaire aux exigences et au goût de leur clientèle spéciale, les industriels de Nuremberg n'hésitent pas à mettre à contribution les artistes les plus célèbres.









Ainsi Wanderer a dessiné les modèles du siège de Troie; le professeur Paul Ritter, le maître sourd-muet, ceux du camp de Wallenstein; V. Camphausen, ceux de Gustave-Adolphe à Lutzen, etc. M. Heinrichsen aîné est lui-même un dessinateur habile auquel on doit beaucoup de types excellents. La préoccupation pédagogique, que les Allemands ne négligent jamais, se fait jour, non seulement dans les brochures explicatives et les cartes, annexées souvent aux boîtes de bataille, mais encore dans le choix des figurines qui, toutes, s'efforcent de mettre en relief la bravoure, la force, la discipline, en un mot la supériorité du soldat allemand. Il y a là, je n'ai pas besoin de le dire, un élément d'instruction patriotique extrêmement puissant, principalement sur les enfants.

Les soldats de plomb ont été longtemps, en Allemagne, exclusivement des figures plates et c'est sous le second empire seulement qu'on y voit apparaître des figures rondes ou massives. Ces dernières semblent d'origine française et bien antérieures en date, comme tend à le prouver Gœthe dans son conte enfantin du *Nouveau Paris*. Gœthe du reste n'est pas le seul écrivain qui ait fait aux soldats de Nuremberg l'honneur de s'occuper d'eux, car, et sans parler du bon Béranger et du librettiste de *Mam'zelle Nitouche*, tout le monde a lu la charmante nouvelle d'Andersen, *les Soldats d'étain massifs*. Quoi qu'il en soit, cette nouvelle fabrication n'obtint pas, auprès des collectionneurs, le succès qu'on en attendait, bien que les marchands aient cherché à en favoriser la vente, plus rémunératrice pour eux. Les amateurs ont continué et continuent encore à donner la préférence aux figurines plates, et pour plusieurs raisons.







D'abord la figure plate, plus fine que la figure ronde coulée dans des moules de laiton, laisse beaucoup mieux voir, quoiqu'il en paraisse, les détails d'uniforme











et d'armement et se prête à des groupements (groupes de combattants) presque interdits à l'autre. En second lieu, les matrices de la première coûtent moins cher et, la coulée s'y pratiquant nécessairement d'un seul jet, il est facile de renouveler les modèles, d'en créer de nouveaux, suivant les modifications survenues, et de conserver au type son homogénéité militaire, — ce qui n'a pas toujours lieu avec les figures massives, pour lesquelles, afin d'économiser les moules, on coule séparément les têtes, les corps et les chevaux, de telle sorte que l'on peut trouver une tête de Français sur un corps d'Autrichien, le tout montant un cheval de uhlan prussien. Enfin le prix et le poids de la figure plate sont beaucoup moins élevés que ceux de la figure massive. En plat, 10 fantassins valent (prix du détail) en moyenne 0 fr. 30, et 10 cavaliers 0 fr. 75; en massif, le même nombre de fantassins vaut de 0,60 à 1 fr. et de 1 fr. 25 à 2 fr., si ce sont des cavaliers. L'écart des poids est naturellement parallèle à celui des prix. En plat, le fantassin pèse, en moyenne, 1 gr. 5 et le cavalier, 4 grammes; en massif, le fantassin pèse de 4 à 5 grammes et le cavalier, 15 à 17 grammes. Ces différences deviennent fort importantes pour l'amateur qui réunit, comme cela se voit fréquemment, 30.000, 40.000, 50.000 pièces et davantage dans sa collection. En effet 50.000 pièces plates coûtent environ 2.300 francs, pèsent 120 kilogrammes et occupent 600 à 700 boîtes normales (4 centimètres de hauteur, 8 centimètres de profondeur, 12 de longueur), tandis qu'un même nombre de pièces massives coûte près de 6.000 francs, pèse 500 kilogrammes et occupe environ 2.000 boîtes de mêmes dimensions, c'est-à-dire trois fois plus de place.

Pour ces diverses raisons, la figure plate a, seule, de vrais amateurs, et c'est d'elle exclusivement dont je vais maintenant m'occuper.

∴

Les figurines plates sont coulées dans des moules en ardoise noircis à la fumée de bois. Le métal employé est un alliage dans lequel entrent une petite quantité de plomb et d'antimoine et beaucoup d'étain, afin de permettre aux figurines de se plier sans se rompre; les soldats de plomb se trouvent donc être ainsi, en réalité, des soldats d'étain.

Ce sont des hommes qui généralement fondent et coulent le métal, mais ce sont souvent des femmes qui débarrassent la pièce de ses bavures ou la redressent dans sa forme voulue, quand la figure, coulée à plat, doit présenter un relief, comme les affûts, caissons, fourgons, voitures, etc. Le salaire des hommes est, suivant M. Léon Duplessis, qui a publié sur l'industrie des soldats de plomb un travail très complet, de 18 à 20 marks par semaine, soit 22 fr. 50 à 25 francs. Enfin ce sont toujours des femmes qui peignent les figurines avec des couleurs de laque et de térébenthine, suivant un modèle donné. Le salaire de ces spécialistes, qui travaillent chez elles, est des plus médiocres, 5 à 6 marks par semaine (6 fr. 25 à 7 fr. 50); encore doivent-elles fournir les couleurs et les pinceaux.

Les faibles salaires, indiqués ci-dessus, expliquent sans doute pourquoi l'industrie des figurines plates d'étain n'a jamais pu réussir en France, où le prix de la main-d'œuvre est beaucoup plus élevé.

Les soldats de plomb affectent trois tailles ou grandeurs principales, mais la *grandeur* dite *de Nuremberg* (30 millimètres de hauteur pour l'infanterie, 40 pour la cavalerie) est celle que les collectionneurs préfèrent de beaucoup. Dans ces derniers temps cependant, les fabricants ont, sans doute pour faciliter la finesse du coloris et la visibilité des détails d'uniforme et d'armement, légèrement augmenté, surtout pour l'infanterie, les dimensions de leurs nouveaux types qui atteignent maintenant 32 et même 33 millimètres. Les *grandeurs de Berlin*, plus hautes, sont réservées aux sujets historiques (siège de Troie, Croisades, camp de Wallenstein, Gustave-Adolphe à Lutzen...), géographiques (dans les glaces polaires, au centre de l'Afrique, caravane dans le désert, etc., etc.) ou bien aux types exceptionnels comme ceux de la collection du tsar Nicolas Ier. Les figures d'étain sont vendues soit au poids, dans des boîtes de bois ovales de 1/8, 1/4, 1/2 et 1 livre (poids approximatif des pièces non compris l'emballage), d'un prix invariable pour chaque sorte, quels que soient l'arme ou le sujet, soit dans des boîtes en carton dont le prix change suivant la nature et le nombre des pièces. Ces dernières, moins recherchées des collectionneurs, sont affectées à certaines batailles et aux sujets qui comportent des groupes, des accessoires, des reliefs, des fonds de tableau; elles ont souvent le précieux avantage, pour les enfants, de contenir un texte explicatif et un plan ou une carte.



Les boîtes de bois de 1/2 livre et une livre sont consacrées aux batailles, aux parades ou revues, aux camps, aux groupes de voitures ou aux armes techniques, et renferment de 75 à 150 pièces, comprenant les trois armes et quelques accessoires (arbres, gabionnades, maisons, blessés et morts, matériel divers... etc.); celles de 1/4 et 1/8 de livre ne renferment généralement qu'une arme, infanterie, cavalerie, artillerie, génie ou état-major. Chez Heinrichsen, la livre de soldats d'étain (240 fantassins, ou 96 cavaliers, etc.) revient à 3 fr. 90.



Les détaillants français, en raison du port et des droits d'entrée (60 francs les 100 kilogrammes), vendent la boîte de 1/8 de 0 fr. 85 à 1 franc.

C'est naturellement l'Allemagne qui est la principale cliente des fabricants de soldats de plomb; la Russie vient ensuite, avec des commandes de plus en plus importantes. L'Autriche, la France, la Suisse, l'Angleterre et les Etats-Unis occupent le troisième rang avec des demandes voisines et relativement variables; celles de la France cependant, qui furent considérables sous le second Empire, mais qui avaient beaucoup diminué après la guerre, sont en progression notable, surtout pour ce qui touche le premier Empire; en dehors de cela, nos préférences vont, paraît-il, aux Russes et aux Prussiens. Celles de l'Allemagne, depuis quelques années principalement, ont pour objet les troupes de marine, les bataillons coloniaux et la flotte; le *Seebataillon* (bataillon de marine), la *Schutztruppe* (tirailleurs coloniaux) et les combats allemands au Cameroun et dans l'Afrique occidentale ont eu un succès considérable; en revanche, les alliés, Austro-Hongrois et Italiens sont assez délaissés. Quant aux Russes, ils restent fidèles à eux-mêmes et aux Prussiens, et leurs demandes de Français ne sont pas comparables aux demandes correspondantes de Russes que nous faisons. Il convient d'ajouter d'ailleurs que les événements diplomatiques ne modifient généralement en rien la nature des commandes









DANS LA CHAMBRÉE. — Les soldats de plomb servant à l'instruction des soldats.



La collection des sujets militaires d'étain embrasse l'histoire universelle, depuis le siège de Troie et les campagnes d'Alexandre jusqu'aux dernières expéditions coloniales, jusqu'à la guerre hispano-américaine et à la campagne contre les derviches. Certains amateurs possèdent de grands cartons dans lesquels sont méthodiquement rangés, par pays et par époque, un ou deux échantillons des divers types, dans toutes les positions de combat et de parade, à pied, à cheval, au repos, morts et blessés, ainsi que les innombrables pièces de matériel correspondantes, chevaux, voitures, chars de guerre, canons, équipages, tentes, gabions, reliefs de fortification, ponts, arbres, maisons, etc. Ces cartons, d'une richesse et d'une variété prodigieuses, constituent de véritables tableaux d'instruction, d'une précision suffisante et d'un intérêt supérieur à celui des illustrations ordinaires, parce que chaque objet peut être manié et retourné dans tous les sens. C'est ainsi que les cartons de la cavalerie allemande, par exemple, seraient fort utiles dans les écoles régimentaires et même dans les écoles de sous-officiers, pour apprendre plus facilement aux hommes à reconnaître ces uniformes variés et changeants. De même les cartons si curieux du siège de Troie, des guerres d'Alexandre, de l'Egypte au temps















des Pharaons, des guerres puniques, de la conquête des Gaules, des invasions barbares, des croisades, des guerres de Cent ans, de Trente ans et de Sept ans, des campagnes du prince Eugène, etc., pourraient être, en raison du souci de la vérité historique dont se piquent les artistes qui ont dessiné les maquettes, de précieux moyens d'enseignement dans les collèges et les lycées.

Pourtant, quelque riches et variés que soient ces derniers cartons, ils ne sont rien, peut-on dire, en comparaison de ceux qui concernent les guerres de la Révolution et du premier Empire et les armées et batailles contemporaines. Ici, aucune tentative de description n'est possible, car il faudrait tout mentionner, tout dépeindre, surtout dans l'admirable collection des uniformes de 1805 à 1815, où, grâce au concours d'amateurs érudits, aucun corps de troupe notable, français ou étranger, n'a été oublié. Aussi ai-je trouvé préférable à toute description de mettre sous les yeux du lecteur quelques échantillons, choisis presque au hasard parmi des milliers d'autres. En jetant un coup d'œil sur ces reproductions, soigneusement enluminées pour rappeler l'original avec plus d'exactitude, il sera facile de comprendre comment l'amateur peut, à son gré, représenter dans leurs décors propres, à la parade, au camp ou sur le champ de bataille, toutes les armées du monde.



Mais, pour faire ainsi revivre les épopées d'autrefois, et tirer de cette muette résurrection tous les enseignements qu'elle comporte, plusieurs conditions sont nécessaires.

∴

La première est l'exactitude, aussi rigoureuse que possible, dans les détails d'uniforme et d'armement, dans l'allure, la manière d'être, le type ethnique, pour ainsi dire, des soldats de chaque nation. Il y a là un facteur historique beaucoup plus important qu'on ne croit d'ordinaire; non seulement chaque armée a son *facies*, son *habitus* spécial dans chaque circonstance de la paix ou de la guerre, suivant les régions dans lesquelles elle se recrute et les éléments ethniques qui la forment, mais encore chaque corps a ses habitudes et ses traditions particulières, qui tiennent à ses origines,





à son histoire, à ses privilèges et au costume qui le distingue des autres troupes. Tous les observateurs sont d'accord pour regretter la disparition, imposée par les nécessités budgétaires, de ces brillants uniformes du passé, avec leurs chamarrures, leurs aiguillettes et leurs plumets qui, malgré leur inutilité dans la guerre actuelle, rehaussent la dignité du soldat, augmentent son prestige, son esprit de corps et, bien souvent par suite, sa discipline et sa bravoure. Aussi certains gouvernements, tenant compte de cette incontestable influence, s'imposent-ils de réels sacrifices pour garder aux troupes d'élite et particulièrement aux troupes à cheval leurs uniformes historiques. C'est en raison du rôle parfois capital de ces corps spéciaux dans les batailles modernes, que l'amateur doit veiller à la reproduction exacte de leurs uniformes et repousser systématiquement tous les types par à-peu-près que les fabricants livrent pour faire l'économie de quelques maquettes. Il n'est pas rare en effet de trouver, dans plusieurs armées, le même type, simplement peint de couleurs différentes. On voit ainsi des carabiniers à pied italiens déguisés en soldats des demi-brigades; des cuirassiers russes d'Alexandre Ier devenir des carabiniers de Napoléon III; les grenadiers anglais contemporains, des grenadiers de la garde en 1870 (avec le sac-valise!); les francs-tireurs, des Cubains révoltés, des Malgaches ou des Américains du Nord; les voltigeurs du second Empire, des fantassins suédois ou des Japonais de la garde, etc., etc. Le fabricant n'a cependant aucun intérêt à se livrer à ces ridicules substitutions, car, abstraction faite du véritable amateur qui ne saurait les accepter, les enfants se montrent souvent, à l'égard des uniformes, très sévères, et sont généralement renseignés, du moment qu'ils s'intéressent aux choses de l'armée, avec une surprenante exactitude, sur les particularités de chaque costume.









Les plus récents modèles tiennent assez bien compte des traits qui distinguent les unes des autres les diverses armées. Chacune a, suivant la race qui y domine, son allure propre, et tous ceux qui ont vu manœuvrer les principales troupes de l'Europe, savent que des Français, des Prussiens, des Russes, des Anglais, des Italiens, des Hongrois, des Turcs, n'exécutent pas le même mouvement de la même manière, non pas que leur instruction technique soit sensiblement différente, mais parce que chaque race a, pour exprimer la même chose, une façon propre à elle. Des grenadiers prussiens déguisés en soldats français ne tromperaient personne, car ils garderaient, sous l'uniforme plus ample et plus souple









de notre infanterie, la rigide lourdeur qui est leur apanage. A cet égard, quelques-unes de nos reproductions sont très explicites. Voici un marin de la garde du premier Empire et un lancier de 1870; en dehors de l'inexactitude sensible des uniformes, ni l'un ni l'autre de ces types n'appartiennent, par leur manière d'être et leur attitude, à notre armée; ce sont, en effet, des Prussiens (infanterie 1813 et uhlan) peints en Français, qui feraient, parmi nos troupes, encore plus mauvais effet que le fameux lancier dans les dragons. Voilà, au contraire, deux figures d'infanterie chargeant à la baïonnette; l'une charge avec entrain, son allure est pleine de souplesse, de vivacité et de crânerie: c'est un soldat français; l'autre charge brutalement, lourdement, mais son allure exprime la force et la ténacité : c'est un soldat prussien. Le génie propre des deux armées n'est-il pas là pris sur le vif, et ces petites figurines, si simples qu'elles soient, ne font-elles pas honneur à l'esprit d'observation et à la probité de l'artiste et du fabricant?

Malheureusement, il n'en va pas toujours ainsi et, il faut bien le dire, l'armée française est, à cet égard, l'une des plus maltraitées. On dirait même que certaines erreurs sont systématiques et visent à diminuer, à ridiculiser nos soldats et nos généraux. Telle cette caricature de l'empereur Napoléon que la maison Heinrichsen vient de lancer dans le commerce et qui représente un vieux bonhomme, courbé sur son cheval, avec un singulier chapeau galonné d'or et des moustaches immenses! La silhouette, les traits et le costume légendaire du vainqueur d'Iéna, de celui qui fit, par le traité de Presbourg, de l'électeur de Bavière









ritable amateur ne doit donc jamais rien faire, au moins au début, sans avoir sous les yeux le livre d'histoire et la carte des pays où les événements qu'il cherche à reproduire se sont accomplis. Ultérieurement et seulement quand il connaîtra pratiquement les formations et les déploiements classiques et les combinaisons tactiques élémentaires, il pourra se permettre un thème originale de bataille ou de manœuvre. Encore sera-t-il bon qu'il reçoive les conseils d'un homme du métier.

Il est évident que le jeu des soldats de plomb perdrait beaucoup de l'intérêt pratique qu'il faut s'efforcer de lui donner si l'amateur ne cherchait pas à reproduire, avec le plus d'exactitude possible et à une échelle convenable, les reliefs du sol où la bataille, le siège, la manœuvre, la revue qu'il veut évoquer se sont déroulés. Là, dans cette reproduction du terrain, est la seconde condition essentielle dont je parlais tout à l'heure. Elle n'est d'ailleurs pas bien pénible à réaliser, si l'on a sous les yeux une bonne carte à échelle de 1/500.000e au moins. Mais il convient de ne pas oublier que, pour obtenir l'illusion maxima, il faut tenir compte non seulement des dimensions respectives du vrai soldat en chair et en os et de la figurine de Nuremberg, mais encore de ceci que le petit soldat de plomb, étant plat, n'a de grandeur que dans les plans verticaux perpendiculaires au rayon visuel du spectateur. Il en résulte que la réduction des dimensions doit être inégale et plus forte dans le sens de la profondeur que dans celui de la



un roi doivent, pourtant être connus de l'autre côté du Rhin. Aussi une telle caricature ne fait-elle tort qu'à son fabricant, dont elle condamne le défaut de goût, d'impartialité et de connaissances historiques. Cette erreur d'ailleurs est loin d'être isolée. Rares sont les types de notre armée qui soient sans reproche; tantôt c'est la couleur de la capote, du dolman, des passepoils des épaulettes qui pèche, tantôt c'est la forme ou la coupe du vêtement, le port de l'arme, le dispositif du fourniment, tantôt, enfin, c'est le type même du troupier, emprunté à l'Angleterre, à l'Allemagne, à l'Italie. Et cependant les documents officiels, les tableaux, les dessins ne manquent pas qui fournissent sur les uniformes, l'armement, l'allure spéciale de nos soldats tous les renseignements nécessaires.





∴

La seconde condition dépend essentiellement de l'amateur lui-même, de sa manière de comprendre et de pratiquer le jeu des soldats de plomb. Tous les amateurs en effet n'ont pas, en amassant des figurines d'étain, le même objectif. Les uns se contentent de réunir des échantillons, la série des uniformes d'un pays ou d'une époque. D'autres cherchent plus particulièrement des représentations de *masses* et s'efforcent de constituer des bataillons, des escadrons et des batteries, ayant, en pièces d'étain, le même effectif que les mêmes unités en vrais soldats. Ces amateurs choisissent de préférence les attitudes de marche et de parade, et restent bien souvent des amateurs *platoniques*, plus préoccupés de compléter leurs effectifs que de les mobiliser. D'autres enfin — les plus nombreux — sont des *militants*, qui s'efforcent de reproduire, aussi fidèlement que possible, les batailles anciennes, ou qui en imaginent d'inédites.



Ces derniers ont raison. Le maniement des soldats de plomb ne doit pas être un passe-temps absolument inutile. Il faut qu'il serve d'abord, tout en amusant, à apprendre l'histoire de nos guerres, avec leurs alternatives de revers et de victoires. Le vélongueur. En effet, les expériences maintes fois faites conduisent à admettre une réduction au 1/50e dans le sens de la longueur, et au 1/100e dans le sens de la profondeur. Dans le sens de la hauteur et bien que les dimensions du soldat de plomb soient 1/50e environ de celles du vrai soldat à pied ou à cheval, on admet également une réduction au 1/100e, en raison de la rigidité du pied de la figurine d'étain qui s'accommode mal des pentes trop fortes. Cette dernière réduction de hauteur ne s'applique bien entendu qu'aux seuls reliefs du sol, collines, ravins, etc., et non aux maisons, profils de fortification, travaux d'art qui doivent conserver leurs dimensions respectives au 1/50e. En d'autres termes, un champ de bataille réel de 10 kilomètres de côté et présentant entre son point le plus bas et son point le plus élevé une différence d'altitude de 100 mètres, devrait être réduit à un parallélogramme de 200 mètres dans le sens de la longueur (perpendiculaire au rayon visuel du spectateur), de 100 mètres dans le sens de la profondeur (parallèle au rayon visuel), et son point culminant aurait un mètre au-dessus du point le plus bas, pour qu'un nombre de soldats de plomb exactement semblable au nombre des soldats réels qui s'y sont rencontrés puisse y évoluer avec le maximum de vraisemblance et d'illusion. On voit, par cet exemple, quel espace considérable, presque introuvable, nécessiterait ce jeu, si l'on voulait mettre en mouvement, en tenant compte des distances de tir et de l'échelonnement des troupes, les mêmes effectifs que dans la réalité. Cet obstacle capital conduit à













et moins de frais. C'est ce que je me suis efforcé de démontrer en reproduisant un épisode terminal de la bataille d'Austerlitz, le moment où, à la droite de l'armée française, les colonnes de Langeron et de Buxhœwden, repoussées de Telnitz, et la colonne de Doctorof, sont prises entre les divisions de Davout et de Soult et rejetées sur Augzed, et sur l'étang glacé de Satschau, où elles disparaissent en grande partie. Cette figuration, qui ne compte pas plus de 4.000 pièces, occupe cependant près de 12 mètres carrés; mais on y a observé, aussi rigoureusement que possible, en se rapportant aux documents et aux tableaux historiques, toutes les conditions propres à favoriser l'illusion.



∴

Abstraction faite des dispositifs de hasard auxquels se livrent les enfants, le jeu des soldats de plomb comporte, en quelque sorte, deux degrés. Au premier, qui n'est ni le moins utile ni le moins intéressant, on se contente de reproduire les anciennes batailles, avec le plus d'exactitude possible, en suivant les indications de l'histoire. Il n'y a là, du reste, aucune difficulté spéciale; il suffit de savoir lire la carte, de préparer le terrain en conséquence et d'observer, par des formations sommaires, mais justes, les principales péripéties de la lutte. A cet égard, les moindres reproductions ont une grande valeur pédagogique, et l'enfant, si sensible aux impressions visuelles, se rappellera toute sa vie l'histoire des guerres qu'il aura ainsi refaites pour son propre compte. L'adulte est assurément moins accessible à ce genre d'éducation, mais il y puise cependant la notion plus claire des facteurs qui sont intervenus pour amener la défaite ou la victoire, et il peut tirer de là des leçons morales d'une incontestable valeur.







Le second degré est infiniment plus complexe; il ne s'agit pas en effet de reproduire, il faut créer un thème original et en poursuivre l'exécution jusqu'au bout. Il importe donc, pour que ce jeu ne soit pas inutile, ne tombe pas dans l'enfantillage, que l'amateur ait déjà des notions techniques précises ou qu'il soit conseillé, dirigé par un homme du métier. Ainsi conçu, ce jeu a alors des règles rigoureuses.



Tout y est subordonné aux effectifs, à la position, au temps. Il est admis, par exemple, qu'une troupe doit être considérée comme battue qui a contre elle une troupe notablement plus nombreuse; mais quand la première occupe une hauteur ou un terrain défensivement organisé, il faut que la seconde, pour être reconnue victorieuse, puisse mettre en ligne un effectif au moins double ou triple. Enfin cette dernière troupe, même double ou triple, sera pourtant regardée comme ayant échoué, si elle n'a pu prendre ses formations de combat dans le temps départi à cet effet, temps qui, tout en variant suivant les amateurs, est proportionné au nombre de pièces qu'il faut mettre en mouvement. De même, à nombre égal, on doit laisser à la troupe qui a pris ses formations réglementaires dans le moins de temps, l'offensive tactique.



Cette question de temps intervient d'une manière très vraisemblable dans les charges (qu'on ne peut que simuler), les retraites, les poursuites, dans l'utilisation rationnelle des convois de munitions et de vivres (représentés à défaut de voitures par quelques groupes de cavaliers ou de fantassins).



C'est ainsi qu'une troupe, dont les déploiements sur le champ de bataille ont été exécutés régulièrement et dans le temps voulu, mais dont le parc est resté en arrière sans pouvoir prendre sa position normale à proximité des combattants, doit être finalement considérée comme contrainte à la retraite, même par un ennemi moins nombreux, parce qu'elle est sensée avoir épuisé toutes ses munitions et se trouver dans l'impossibilité de les renouveler, etc. Il m'est impossible, on le comprend, de donner en détail les règles du jeu des soldats de plomb. Ce que j'en ai dit suffit à montrer la précision de ces règles et le parti qu'on en peut tirer.





Les amateurs, quand ils opèrent suivant un thème original, ont en général un partenaire et chacun s'efforce alors, par d'habiles manœuvres et une grande dextérité de doigt, de vaincre son adversaire. Mais, comme la susceptibilité de ces joueurs est des plus chatouilleuses, un arbitre est fréquemment nécessaire; encore a-t-il fort à faire pour couper court aux discussions et forcer le vaincu à avouer sa défaite. Dans cette manière de procéder, les formations de début de chaque adversaire sont cachées à l'autre par un rideau que l'on tire aussitôt qu'elles sont terminées.



Cette combinaison de deux joueurs est fort attrayante, et certains amateurs prétendent que, au moment où le rideau se lève et où l'action s'engage, ils éprouvent ce petit frisson que les généraux ressentent, dit-on, au matin des grandes batailles. Quoi qu'il en soit, il me semble que deux joueurs susceptibles, sans arbitre qui les départage, doivent mener rarement leur campagne jusqu'au bout. Dans le feu des immanquables discussions, un coup de coude est bientôt donné et voilà sans combat mille hommes par terre. Cette combinaison, quelque amusante qu'elle soit d'ailleurs, ne saurait être, à mes yeux au moins, aussi utile, au point de vue de l'enseignement, que la simple reproduction des batailles d'autrefois. En tous cas, la mobilité des figures est trop négative, l'espace et le temps sont trop limités, les circonstances de hasard (comme on en trouve tant à la guerre) trop exceptionnelles, pour que le coup d'œil, l'intuition (le tact, disait Napoléon), la rapidité de décision et d'exécution qui font le vrai général, puissent s'exercer réellement et révéler ainsi, parmi les joueurs, un Bonaparte méconnu.





Dr J. Laumonier.

